

D 542 URUGUAY: ETRE FEMME DE PRISONNIER EN 1979...

La correspondance ci-dessous est authentique. Elle a simplement été allégée des parties plus personnelles ou de celles qui permettraient une identification des correspondants. Pour des raisons évidentes, le nom du mari n'est pas reproduit; il est remplacé par un terme générique.

Pour situer le contexte de ces lettres privées, il faut rappeler que l'Uruguay est aujourd'hui classé en tête des pays latino-américains pour l'intensité de la répression politique: la subversion y est considérée par les militaires comme le danger numéro un (cf. DIAL D 383). Il faut ajouter que les militaires uruguayens ont classé la population du pays en trois catégories:

- A) les
- B) les récupérables
- C) les irrécupérables

Entrent dans cette dernière catégorie la quasi totalité des opposants au régime, à quelque degré que ce soit, en actes ou en pensée. Sont tout particulièrement inclus les hommes politiques allant des guérilleros Montoneros aux modérés du Front élargi de 1971. Les militaires uruguayens sont tenaces puisqu'ils continuent de pourchasser aujourd'hui tous les sympathisants d'une coalition datant de huit ans.

Note DIAL

1ère Lettre

Montevideo, le 25 juin 1978

(...)

Voici déjà onze jours qu'Urbain a été emmené de chez nous. Une nuit, à deux heures du matin, on a frappé à la porte. Et en quelques secondes une dizaine d'hommes en civil, sans aucune identification si ce n'est leurs mitraillettes, ont envahi la maison en criant et en nous bousculant. Ils ne nous ont même pas laissé nous habiller (c'est comme ça qu'Urbain est parti). Heureusement les enfants ne se sont pas réveillés. Ils ont mis toute la maison sens dessus dessous. Ils ont emporté tous nos disques, nos livres, qui n'ont rien de révolutionnaire, les diapos de voyage, nos passeports, nos lettres, tout ce qu'ils trouvaient. Puis ils sont partis avec Urbain et notre voiture, en m'intimant de ne pas chercher à savoir qui ils étaient ni où se trouvait mon mari car j'allais aggraver son cas encore plus.

Vous imaginez qu'on a essayé de toucher tout le monde. C'est comme ça qu'au bout de deux jours on a su - pas officiellement, bien sûr, parce qu'ici personne ne prend la responsabilité de ces actions, mais grâce à des connaissances - qu'Urbain se trouvait dans une caserne contrôlée

par des militaires qui n'obéissent qu'aux ordres de leur chef direct. Maintenant, après avoir fait une dénonciation auprès de (...), il faut attendre.

Il paraît que ces messieurs disposent de quinze jours à trois mois pour faire leur enquête. Ils ignorent que dix jours suffisent pour perdre un emploi, pour briser une famille, pour détruire des enfants.

Je veux que vous sachiez que ce qu'Urbain a fait, moi aussi je l'ai fait. Et que nous n'avons rien fait de mal. Nous sommes des chrétiens, nous ne sommes ni marxistes, ni extrémistes, ni terroristes. Voilà plus de cinq ans que nous ne faisons que désirer une autre façon de vivre et une autre liberté pour notre pays, et tout cela à l'époque où c'était légal. Nous ne renions aucun de nos amis, et si je devais recommencer chaque acte de notre vie passée, je le ferais, tant j'ai la conscience tranquille. J'ai essayé de faire face, de ne pas trop penser à Urbain torturé, parce qu'on torture, vous savez. Je ferme les yeux en priant Dieu bien fort qu'Urbain ne se laisse pas abattre, qu'il continue à être lui-même, parce qu'il est innocent et parce que ni la prison ni les tortures ne peuvent changer nos idéaux qui ne sont ni communistes ni d'extrême-gauche, qui sont tout simplement chrétiens.

J'ai parlé aux enfants. Le plus grand comprend et souffre comme moi. Je leur ai dit la vérité, il n'y a rien à leur cacher. J'ai dit que les militaires ont emmené papa pour lui poser des questions parce que tout le monde ne pense pas pareil et qu'il y a des gens qui n'acceptent pas qu'on pense différemment d'eux. J'ai dit que papa nous aime beaucoup, qu'il n'a rien fait de mal et que s'il ne revient pas à la maison c'est parce qu'on ne lui permet pas... C'est important de dire ça parce que ce serait facile aux enfants d'accuser celui qui n'est pas là, en pensant que leur papa les a abandonnés. J'ai essayé de faire qu'ils ne haïssent personne, je n'ai pas parlé de bons et de méchants. Quand ils seront grands ils penseront par eux-mêmes. Mais surtout on attend Urbain, son coin de lit n'a été occupé par aucun des enfants. Il est présent à la maison, dans chacune de mes paroles et dans mes regards.

Pendant la journée il faut que je sois forte à cause des enfants, à cause de papa qui est, après Urbain et les enfants, celui que j'aime le plus au monde, à cause de maman qui est plus faible que moi et qu'il faut consoler. C'est difficile, et quand la nuit arrive je suis parfois prise de panique. Mais par-dessus tout, ce qui me soutient c'est la foi et la conscience tranquille. Je prie pour qu'Urbain soit fort, pour qu'il supporte tout, pour qu'il pense à nous et pour qu'il continue à aimer comme nous avons aimé jusqu'à maintenant.

(...)

2ème lettre

Montevideo, le 12 septembre 1978

(...)

Ici, tout va mal. Apparemment, je vais bien: je fais rire les enfants, je suis avec eux le plus possible. Mais au-dedans de moi, je suis extrêmement triste, définitivement triste, jusqu'à ce qu'Urbain soit de retour. Vous ne pouvez imaginer toutes les angoisses qui sont les miennes depuis qu'il a été emmené.

Il a été torturé, physiquement détruit, mais j'espère qu'il est récupérable. Comme j'ai fait des démarches auprès de (...) car on ne savait pas où il se trouvait, j'ai aussi été emmenée. C'est la terreur, les menaces, les coups de pied, presque le viol qui heureusement n'a pas eu lieu. A part ça tout le reste s'est passé. Depuis ce jour-là, je ne suis plus tranquille. Je les sens capables de tout et la seule chose qui mettra fin à tout cela, c'est un changement profond mais qui, je crois, ne se produira pas avant des années.

Je vois Urbain deux heures par mois, à travers des petites fenêtres(*), avec des magnétophones qui enregistrent tout, avec des soldats masqués qui braquent des fusils sur nous et qui se moquent tout le temps de nous. C'est plutôt difficile d'apporter à Urbain un peu de lumière et de joie, entourés comme nous le sommes. J'essaye quand même d'être forte, de me montrer optimiste, de lui sourire. Bien que je pleure en moi-même.

Les enfants le voient à part, deux visites d'une demi-heure chaque fois, mais ils sont en contact direct avec lui. Ils en sortent assez marqués, surtout le plus grand qui commence à comprendre et à qui j'essaye de transmettre nos idéaux, parce que malgré la souffrance, la séparation, les menaces, nous continuons à désirer et à espérer le bonheur pour tous, et surtout la liberté, cette liberté qui nous manque depuis si longtemps.

Les conditions de vie en prison sont assez pénibles. Une fois par semaine, ils prennent l'air deux heures. Le reste du temps se passe à ne rien faire, sauf pendant de minuscules récréations où ils sont tous ensemble (ils sont plus d'une centaine). Heureusement, j'ai pu lui faire parvenir une bible. Et mettant à profit cette retraite forcée, Urbain a retrouvé une foi qu'il croyait perdue. J'ai été très heureuse. Je sais que tout cela va passer, qu'un jour on se retrouvera et que nous serons plus unis et plus heureux que jamais; je sais que cela servira à approfondir nos sentiments et nos convictions, en nous faisant profiter de chaque minute et de chaque instant; je sais que tout cela n'est pas pour rien, que ça a un sens. Et c'est pourquoi je l'accepte, c'est la chance que courent presque tous ceux de notre génération, ici en Uruguay.

Il risque une condamnation de trois à dix-huit ans de prison (ça ne va pas être si long, j'espère!!!), tout ça parce qu'il a appartenu, il y a six ans, au moment des élections, à un groupe chrétien qui était parfaitement légal, avec un grand sens des responsabilités politiques. Rien d'autre. Alors, vous savez, il n'y a rien à regretter.

Pour le matin, j'ai trouvé un travail (...) Ce sont les heures les plus heureuses de mes journées, je passe ces heures-là en oubliant tout de mes problèmes. Ça aide à voir que beaucoup de gens ont des problèmes pire que les nôtres.

(...)

(*) Une double glace (NdT).

(...)

Nous allons bien, malgré tous nos problèmes. Vous savez, tout cela, si inattendu, n'a fait que nous unir davantage, nous affermir dans nos sentiments et dans nos idéaux, et nous sentir plus proches de tant de gens que nous aimons beaucoup et qui ont subi le même sort. Je ne sais comment vous expliquer, mais quand on souffre beaucoup alors qu'on se sait innocent, victime d'une injustice, alors au-dedans on se sent plus fort que n'importe qui, heureux d'être capable de vivre ce qu'on pense, et cela jusqu'aux ultimes conséquences, fiers de pouvoir donner l'exemple aux enfants et pas seulement des paroles, souvent vaines. Ne croyez pas que nous soyons des fanatiques, vous nous connaissez bien et vous savez que ce n'est pas notre cas. C'est une chose qui arrive en général à tout le monde. Le cachot, les tortures ne viendront jamais à bout des idées, des idéaux.

Après une période très très dure où il ne mangeait qu'une fois par jour une assiette^{siette} de légumes, et deux fois par semaine une orange, où il passait dix-huit heures de suite dans un cachot (de deux mètres sur deux mètres vingt), sans aucune aération et avec une grosse lumière allumée jour et nuit, sans distraction, sauf un livre tous les quinze jours, le chef militaire a été changé. Dimanche dernier, je l'ai trouvé beaucoup mieux, on a même causé et ri, malgré la double fenêtre, les soldats masqués et ses cheveux rasés. Peu à peu on finit par oublier l'endroit où on est et tout ce qui nous entoure, par nous regarder (toujours à distance) droit dans les yeux et par causer comme avant, en souriant et en causant à fond de tout. Le nouveau chef a l'air d'être un peu mieux, il a augmenté les heures de récréation, la nourriture est un peu plus abondante, et maintenant, avec l'arrivée de l'été, c'est quatre heures par semaine qu'ils peuvent sortir au soleil (bien sûr toujours avec les menottes). Mais Urbain va bien, il est capable de tenir jusqu'au bout, nous nous sentons capables d'attendre le temps qu'il faudra.

Il y a quelques jours le juge militaire a décidé du sort de quelques personnes dont la seule faute, la même qu'Urbain, était leur participation à l'activité politique, à l'époque légale, du Front élargi dans le même groupe que le nôtre. On a réclamé contre eux une peine de dix ans. J'ai peur que pour Urbain ce soit la même chose. Je suis convaincue que les choses ici vont changer bien avant, mais quand même, pour Urbain ça va être difficile de l'accepter. Je pense qu'avant janvier on sera fixé.

Les enfants vont très bien. L'aîné est très très heureux de sa nouvelle école. C'est incroyable comme il a changé. A présent il est beaucoup plus sûr de lui. Il est même heureux, il a des quantités d'amis et puis, l'après-midi il le passe sur le trottoir avec son vélo. Les petits aussi sont très bien, ils finissent bientôt les classes, ils passent toute l'après-midi à se déguiser avec mes habits et à marcher avec mes souliers. Ils attendent anxieusement, mais avec bonheur, la visite au papa tous les quinze jours. Ce jour-là ils reviennent assez nerveux et angoissés. J'essaie de toutes mes forces de ne jamais leur montrer un visage angoissé et de leur faire la vie la plus normale possible. Mais sans rien leur cacher de ce qui arrive.

(...)

(...)

Ici, rien de changé. Je crois qu'une longue période de séparation nous attend, cinq ou six ans encore. J'apprends peu à peu à vivre seule et au jour le jour, sans penser à demain, sans rien prévoir, sans trop espérer. Je trouve parfois qu'il est très difficile d'élever les enfants sans Urbain, alors qu'il est présent, si proche (cinquante kilomètres nous séparent) et en même temps si loin, si loin...

Pour pouvoir survivre je me suis fabriqué une carapace, une enveloppe pour ne pas trop souffrir. Certains me trouvent durcie, d'autres s'étonnent que je puisse causer, sourire, me promener sans que personne ne se doute de mes problèmes. Mais c'est l'apparence. Au-dedans de moi, tellement au-dedans que papa et maman ne s'en rendent pas compte (parce que je ne voudrais pas qu'ils souffrent trop à cause de nous), je me sens vide, profondément triste, et sans enthousiasme.

Je me sens heureuse dans mon travail. Cela m'aide un peu. Et j'espère que les enfants n'auront pas trop grandi et que je n'aurai pas trop vieilli quand ils nous permettront d'être à nouveau ensemble.

(...)

(Adaptation DIAL)

Abonnement annuel: France 170 F - Etranger 200 F par voie normale
(par avion, tarif sur demande selon pays)

Directeur de publication: Charles ANTOINE

Imprimerie CCFD

Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441